Zoé Oldenbourg

Les croisades

folio histoire

Extrait de la publication

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Extrait de la publication

Zoé Oldenbourg

Les croisades

Gallimard

Extrait de la publication

Dans la même collection

CATHERINE DE RUSSIE, n° 14
LE BÛCHER DE MONTSÉGUR, n° 23

© *Éditions Gallimard, 1965.*

Extrait de la publication

Zoé Oldenbourg, née à Saint-Pétersbourg, est venue en France à l'âge de neuf ans. Elle a été peintre avant de devenir romancière et historienne. Elle a reçu le prix Femina en 1953 pour *La pierre angulaire* et a depuis été appelée à siéger dans le jury qui l'avait couronnée.

Son œuvre d'historienne et de romancière a été souvent inspirée par le Moyen Âge : *Argile et cendres, La pierre angulaire, Le bûcher de Montségur, Les brûlés, Les cités charnelles, Les croisades* et *La joie des pauvres*. Zoé Oldenbourg a aussi publié des livres de souvenirs : *Visages d'un autoportrait* et *Le procès du rêve*. Elle sait également être un peintre du temps présent, comme l'a montré *La joie-souffrance* qui fait revivre la communauté des Russes exilés à Paris entre les deux guerres.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Avant-propos

Le présent ouvrage n'est pas à proprement parler une « Histoire des Croisades » — il ne traite que de ce qu'il est convenu d'appeler les trois premières croisades et de l'histoire du royaume de Jérusalem jusqu'à sa conquête par Saladin.

L'histoire de ces trois premières croisades et des États francs de Syrie est ici considérée surtout du point de vue de la situation politique du Proche-Orient au XIIe siècle. Le phénomène de la croisade, les rapports de l'Occident latin avec Byzance et l'Islam et la tentative, unique en son genre, d'implantation d'un État occidental dans un milieu oriental sont évoqués dans ce livre de façon nécessairement schématique et incomplète, étant donné l'ampleur du sujet ; ce que j'ai essayé d'analyser, après tant d'historiens éminents auxquels je n'ai pas la prétention de me comparer, c'est le côté humain de cette aventure longue, tragique, complexe et malgré tout glorieuse.

Quelque signification que l'on veuille accorder au mot gloire, il est sûr que les premières croisades sont à l'origine d'une certaine notion de la gloire, notion propre à l'Occident latin, et, à ce titre, elles n'ont pas peu contribué à la formation de cette civi-

lisation occidentale qui, de nos jours, a fini par s'identifier, même aux yeux des autres peuples, avec la « civilisation » tout court.

Ni migration de peuples, ni guerre de conquête entreprise par un souverain ambitieux, ni recherche de nouveaux comptoirs et pays à coloniser (car tous ces éléments existèrent dans le fait des croisades, mais à un degré relativement faible), l'aventure de la première croisade reste sans parallèle dans l'Histoire, parce que, tout en étant une guerre véritable, elle ne semble avoir été commandée par aucun des impératifs qui d'habitude provoquent les guerres. On ne peut la comparer à la foudroyante expansion de l'Islam au VIIe siècle — là, un peuple pauvre et belliqueux, enflammé par l'exemple d'un grand chef, initiateur d'une religion nouvelle, se lançait à la conquête de l'univers. Infiniment plus modeste dans ses dimensions comme dans ses objectifs, le phénomène de la croisade avait ceci de singulier que, pour une fois, une « guerre sainte » était menée d'une façon en apparence désintéressée, sans nécessité véritable, et sans l'impulsion d'un grand chef ou d'un prophète. Bref, la première croisade fut, à ne prendre que les faits tout nus, une aventure assez extravagante qui par hasard — et à cause de son extravagance même — ne tourna pas à la catastrophe et réussit finalement au-delà de tout espoir.

Cette aventure — qui, avec les années, prit assez d'ampleur pour engager, plus ou moins profondément, la conscience de toute la chrétienté catholique — avait pour raison d'être, but, mobile et justification le mirage de la ville sainte : Jérusalem. Jérusalem seule donne encore à cette longue suite de misères et d'atrocités, de guerres, de guérillas féodales, d'expéditions militaires le plus souvent

Extrait de la publication

malheureuses, un éclat que les siècles, en dépit de tout, n'ont pas terni. Pourtant, en cette fin du XIe siècle, après dix siècles de christianisme et quatre siècles de domination musulmane en Syrie, il n'y avait nulle nécessité, pour des Français, des Flamands ou des Provençaux, d'aller se battre pour Jérusalem.

Il nous faut jeter un bref coup d'œil sur la situation de cette partie du monde qui n'était pas l'Europe d'aujourd'hui, et qui, depuis Alexandre et les conquêtes romaines, peut être considérée comme le monde où se forma notre civilisation : géographiquement, l'Europe actuelle, l'Afrique du Nord, l'Égypte, l'Asie Mineure, la Syrie, la Mésopotamie, la Perse.

Dans ce vaste ensemble de territoires à ce moment-là soumis à l'influence des religions de la Bible — le judaïsme, ancêtre renié, le christianisme et l'Islam —, la chrétienté catholique et latine était très loin d'être la force dominante ; elle ne prétendait du reste pas à la domination de ce monde plus puissant, plus riche, plus civilisé qu'était l'Orient byzantin ou musulman, de cet Orient dont les grandes invasions l'avaient pratiquement coupée.

L'Empire romain de Byzance, la grande puissance civilisée et civilisatrice de la chrétienté, bien qu'amputé dès le VIIe siècle de ses possessions d'Afrique et d'Asie (où elle ne gardait que l'Asie Mineure), dominait la Méditerranée orientale et soumettait à son influence et à l'influence de la religion grecque orthodoxe les peuples des Balkans, les envahisseurs nomades qui venaient s'installer dans ces provinces et les peuples slaves de la grande plaine de l'Est. Le christianisme latin gagnait toujours du terrain en

Extrait de la publication

direction du Nord et de l'Ouest, en convertissant les peuples scandinaves après avoir converti (dès les premiers siècles) l'Angleterre et l'Irlande. La chrétienté grecque et la chrétienté latine, qui jusqu'en 1054 ne formèrent qu'une seule Église, représentaient à elles deux l'orthodoxie chrétienne (telle que définie par le concile de Nicée), mais le nombre des chrétiens hérétiques était encore assez grand, surtout en Orient, et en particulier dans les pays soumis à l'Islam. Les deux grandes Églises — Rome et Constantinople — n'étaient en apparence séparées que par des disputes d'ordre hiérarchique et administratif, alors qu'en fait les divergences politiques et la différence de langue liturgique en faisaient déjà deux Églises rivales.

Celle de Byzance, la plus riche, la plus civilisée, la plus traditionaliste, semblait la plus forte des deux mais était affaiblie à la fois par sa dépendance effective du pouvoir séculier et par ses luttes incessantes contre les hérésies qui en Orient étaient aussi anciennes que l'Église elle-même. En Occident, le catholicisme avait, dès le VIIIe siècle, triomphé de l'arianisme, éliminait progressivement le paganisme germanique, ne connaissait que peu d'hérésies nouvelles et jouissait d'un semblant d'indépendance grâce à sa soumission au seul pontife de Rome.

Les deux Églises ne s'affrontaient pas encore consciemment ; toutes deux faisaient le jeu de la politique des princes. L'Église catholique avait l'avantage de ne dépendre officiellement d'aucun souverain « oint du Seigneur » et de pouvoir manœuvrer, s'appuyant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre puissance laïque, et d'y gagner une indépendance morale d'abord précaire, puis de plus en plus réelle.

Extrait de la publication

Le Xe et le XIe siècle virent apparaître, dans le monde chrétien et musulman, deux forces nouvelles qui, après des siècles d'invasions périodiques, ébranlèrent encore davantage son équilibre. À l'Ouest, surgissaient les bandes de pillards scandinaves dont le nombre et l'agressivité firent de leurs raids de pirates une catastrophe comparable aux invasions des barbares. Mais les Normands se révélèrent, dans les pays où ils vinrent s'installer, un élément extrêmement assimilable, très vite adapté à la religion et aux coutumes locales. En Orient, vers la fin du Xe siècle, des peuples d'origine mongole, également pauvres et belliqueux, les Turcs et les Turkmènes (ou Turcomans) commençaient leur expansion vers l'Ouest. Alors que l'Occident eut relativement vite fait de digérer et d'assimiler ses envahisseurs normands, les Turcs, quoique convertis à l'islamisme, se présentaient aux pays qu'ils occupaient comme des conquérants méthodiques, se posant en race dominante ; et la Perse, la Mésopotamie et la Syrie, soumises à leur tutelle militaire, ne l'acceptaient qu'à contrecœur. À la fin du XIe siècle, les Turcs avaient occupé pratiquement toute l'Asie Mineure — terre byzantine — et devenaient une grave menace à la fois pour l'Égypte et pour Byzance.

Ainsi, l'empire de Byzance se trouvait pris comme dans un étau entre les Turcs qui étaient installés presque sur le Bosphore, et les Normands francisés qui, ayant conquis la Sicile et le Nord de l'Italie, visaient déjà les Balkans et Constantinople.

Alors que l'Église romaine soutenait un dur combat pour son indépendance matérielle et morale contre le Saint Empire romain germanique, et que les papes se voyaient chassés de Rome et remplacés par des antipapes à la dévotion de l'empereur, les

Extrait de la publication

Normands chassaient les Arabes de Sicile, conquéraient l'Angleterre sur les Saxons et se présentaient (sans former un État unique) comme une des grandes forces dirigeantes de l'Occident. Ils étaient les alliés des papes contre les musulmans ; ils étaient aussi par définition les adversaires des Grecs.

Or, l'empire de Byzance, et en particulier Constantinople, était, même pour les chrétiens de rite latin, un des grands centres de la chrétienté, et son prestige restait très grand. Les ennemis que l'Empire comptait en Occident étaient les Normands, connus pour leur soif de pillage et de conquêtes, et occasionnellement les grandes républiques commerciales de la côte italienne, pour lesquelles Byzance était une rivale dans leur commerce. Les progrès des Turcs n'alarmaient pas uniquement les Grecs eux-mêmes : le danger qui menaçait Constantinople était ressenti comme un danger par toute la chrétienté.

Lorsqu'en 1094 l'empereur de Byzance, Alexis Comnène, écrivit au pape Urbain II pour lui demander une aide contre les Turcs, c'était l'appel d'un chef chrétien à un chef chrétien en vue d'une œuvre commune de défense de la chrétienté, et c'est ainsi, tout naturellement, que le pape Urbain le comprit. Le salut de l'Empire grec était, en effet, une tâche urgente et digne d'intéresser tous les soldats chrétiens de bonne volonté.

Or, si utile que fût cette tâche, nous savons qu'en fait les résultats et même les buts des guerres qui s'appelèrent croisades furent tout autres. Les armées qui s'assemblèrent à l'appel d'Urbain II n'avaient pas en vue le salut de l'Empire, mais des conquêtes pour leur propre compte ; cependant le pays à conquérir était Jérusalem.

CHAPITRE I

L'homme médiéval

Au risque de paraître énoncer des vérités archiconnues, je ne crois pas inutile de rappeler, brièvement, ce qu'étaient les conditions de vie des pays d'Occident, à l'époque qui précéda directement les croisades. Pour que les événements nous paraissent plus proches et plus compréhensibles, nous devons essayer de nous détacher de notre époque et bien mesurer la différence entre nos conditions de vie et celles de nos ancêtres.

Les historiens du XVIIe siècle qui affublaient Clovis d'une perruque à la Louis XIV n'avaient peut-être pas si tort que cela : le roi franc, en perruque ou non, leur était proche et ils le jugeaient d'hommes à homme. Nous avons, au contraire, tendance à mettre un accent exagéré sur les différences de « mentalité » qui créeraient entre nous et les hommes des siècles passés un gouffre presque infranchissable : le Moyen Âge serait une époque dont la psychologie serait très éloignée de la nôtre ; et nous avons tendance à mettre bien des faits sur le compte d'un prétendu esprit du temps. Il est vrai que nous ignorons une grande partie des données qui nous feraient voir — à travers ces Pyrénées infranchissables que sont les siècles passés — l'exp-

Extrait de la publication

lication de beaucoup d'« erreurs » qui dans ces temps-là passaient pour des vérités.

Il ne s'agit pas, cependant, de préhistoire, et les documents ne manquent pas. À bien les examiner nous constatons que l'homme reste toujours et partout le même ; ce qui change, ce sont les conditions de vie, les modes d'expression, le degré et la nature des connaissances intellectuelles.

L'information que nous possédons nous montre que l'homme occidental des XIe et XIIe siècles possédait une intelligence et une sensibilité assez proches des nôtres ; nous comprenons mieux un Godefroi de Bouillon qu'un Hindou ou un Tibétain du XXe siècle ; et les musulmans du Moyen Âge sont déjà les frères de ceux d'aujourd'hui. Il s'agit d'un passé relativement récent. C'est pourquoi il est utile de rappeler ce qui nous sépare, indiscutablement, de ces siècles-là.

CONDITIONS DE VIE

D'abord, il faut bien se souvenir d'un fait essentiel — simple et évident : à cette époque-là l'homme était encore la « mesure de toutes choses », la machine n'existant qu'à l'état le plus rudimentaire. La grande force motrice était le cheval, ou plus généralement la bête de somme. Tout, de la forteresse géante jusqu'aux plus fins tissus, était créé par de la force vive, mains d'homme et bras d'homme ; et les livres eux-mêmes, recopiés à la main, étaient chacun l'œuvre d'un ouvrier habile et patient. L'homme était donc infiniment plus proche de la matière que nous ne pouvons l'être maintenant : la matière brute et l'outil avaient une présence, une valeur dont nous avons quelque mal à nous faire une idée.

Extrait de la publication

Ce contact direct avec la matière dont il ne connaissait les lois que d'une façon tout empirique rendait l'homme à la fois plus superstitieux que nous ne le sommes aujourd'hui, et plus habile et plus entreprenant.

En ce qui concerne l'Occident, et en particulier les pays occidentaux au XIe siècle, la vie y était très dure comparée à la nôtre, beaucoup moins dure cependant que celle de certaines régions d'Amérique du Sud ou d'Extrême-Orient au XXe siècle. L'Europe occidentale était relativement peu peuplée ; elle l'était cependant trop par rapport à l'étendue des sols cultivables ; les forêts couvraient plus de la moitié du terrain ; et le défrichement et la chasse étaient encore des tâches de première nécessité : le loup, le sanglier et le cerf étaient une perpétuelle menace pour les champs, les troupeaux et les hommes.

Les champs, labourés à la charrue, ensemencés un an sur deux ou sur trois, à tour de rôle, sans engrais, produisaient moitié moins que de nos jours, à superficie égale, et n'étaient pas d'un rendement suffisant pour nourrir la population ; le paysan, presque toujours serf, devait abandonner la moitié de la récolte au maître, et ce qui restait ne lui suffisait jamais pour finir l'année ; et l'accroissement de la population était sensiblement plus rapide que celui des terres arables.

Les pays d'Europe occidentale étaient des pays presque exclusivement agricoles. Il y avait de grands centres commerciaux tels que les grands ports maritimes et fluviaux ; Marseille, Paris, Troyes, Londres, Cologne, Toulouse, Barcelone, Lyon, Milan, Gênes, Venise, etc., étaient, à des degrés divers, des cités cosmopolites où se rencontraient des marchands de tous pays et particulièrement d'Orient,

car c'est de l'Orient qu'arrivaient encore la plupart des produits fabriqués. Les industries locales, nombreuses, ne dépassaient guère le stade du grand artisanat : les produits de première nécessité étaient fabriqués sur place, la laine et le lin étaient tissés par les paysans, et il y avait des ateliers de tissage dans les villes, ainsi que des forges, des poteries, chaudronneries, selleries, etc. ; et, le long de la vallée du Rhin et au Nord de la France, il existait déjà des centres importants d'industries textiles. Les transports — à l'exception de caravanes de marchands — étaient mal organisés ; les produits fabriqués coûtaient très cher ; les pauvres — et même les riches — se passaient d'objets qui semblent nécessaires au confort le plus élémentaire — et qui avaient été courants à Rome dans l'Antiquité, comme ils l'étaient en Orient au Moyen Âge.

Le lit était un luxe, et des gens même aisés, même nobles, dormaient souvent sur de la paille, par terre ; la vaisselle était rare, plusieurs personnes mangeaient leur soupe à la même écuelle de bois et se servaient en guise d'assiettes de tranches de pain rassis. En guise de tables on se servait de planches, posées sur des tréteaux au moment où l'on servait le repas ; la vraie pièce de mobilier était le coffre, où l'on pouvait garder vêtements et objets de valeur ; meuble nécessaire, car il était muni d'une serrure ; il servait également de siège, ou de lit. Princes et grands seigneurs avaient des sièges en bois sculpté pour les circonstances solennelles, mais pouvaient aussi bien à l'occasion s'asseoir par terre, sur une natte ou une botte de paille.

Les riches — les nobles — vivaient dans des châteaux bâtis en pierre, et la richesse se mesurait à l'épaisseur des murs et à la solidité des fortifications extérieures ; les paysans se construisaient des

Extrait de la publication

huttes en terre battue, qui brûlaient périodiquement et étaient presque aussitôt reconstruites, et le propriétaire n'avait pas de grands biens à perdre dans le sinistre : quelques pots de terre, des couvertures en peaux de bêtes ; si les sacs de grain brûlaient aussi, c'était la famine — aussi les réserves de grain d'un village étaient-elles souvent enterrées. Les maisons des citadins étaient encore plus souvent bâties en bois qu'en pierre, et comme elles étaient entassées les unes sur les autres à l'intérieur de fortifications, les incendies y étaient particulièrement à craindre.

Il n'y avait pas d'égouts, ni de système d'écoulement des eaux ; rues des villes et des villages, cours de châteaux étaient — en saison de pluies en particulier — semblables à des bourbiers. Étant donné le nombre considérable de bêtes de somme, le fumier surabondait, même en ville ; jusque dans les maisons des grands seigneurs régnait une odeur de chenil, de fumée et de moisi ; aux grands repas, chiens et mendiants se disputaient sous la table les bouts de viande et les os que les convives leur abandonnaient généreusement.

Cependant, il ne faudrait pas trop nous laisser impressionner par cette saleté, ce manque de confort et la promiscuité qui en résultait ; l'odeur d'écurie n'étant pas, à tout prendre, beaucoup plus déplaisante que celle de l'essence ; et les hommes du XIe siècle eussent peut-être trouvé notre vie difficilement supportable. L'eau qu'il faut chercher au puits ou à la fontaine, le feu qu'il faut allumer et entretenir, l'éclairage dispensé par des chandelles rares et chères ou des torches résineuses qui donnaient autant de fumée que de lumière étaient estimés à leur juste prix. Les gens qui voyageaient à pied étaient payés pour connaître les pays qu'ils tra-

Extrait de la publication

versaient. La nécessité de lutter pour les plus élémentaires besoins de la vie quotidienne enrichit l'homme autant qu'elle l'asservit ; à cette époque-là, l'habileté manuelle, l'esprit d'initiative et d'invention étaient — proportionnellement — plus répandus que de nos jours. Tout était fabriqué à la main : même pour les très modestes exigences de l'époque, le nombre d'ouvriers qualifiés — menuisiers, forgerons, ferronniers, chaudronniers, sculpteurs en bois ou en pierre, tisserands, potiers, selliers, brodeuses, passementières, ciseleurs, cordonniers, etc. — était proportionnellement beaucoup plus grand que de nos jours.

La pauvreté de l'outillage engendrait une plus grande faculté d'adaptation. Comme l'écriture était un luxe, on avait bonne mémoire ; l'homme n'avait d'autre bagage intellectuel que celui qu'il pouvait emmagasiner dans sa tête, ce qui ne veut pas dire que ce bagage était très réduit. L'homme du peuple était habile à s'orienter d'après les étoiles et les mouvements du soleil, avait l'œil et la main sûrs, s'y connaissait en plantes et avait dans la tête un calendrier précis où, de fête en fête, de saint en saint, les saisons défilaient avec les prévisions météorologiques pour chaque jour… Il s'en remettait, pour ses connaissances théoriques, aux témoignages des vieillards, aux récits de voyageurs et de conteurs professionnels, aux sermons du curé de la paroisse ; et, pour ses connaissances pratiques, à l'expérience longuement acquise du métier qu'il exerçait.

LA TERRE

L'homme dépendait de la terre à un degré beaucoup plus grand qu'aujourd'hui ; et la terre lui était

à la fois plus dure et plus clémente. Systèmes d'engrais et d'irrigation rudimentaires, récoltes pauvres, bétail plus difficile à nourrir, périodiquement décimé par les épidémies et proportionnellement plus nombreux : les chevaux, les ânes, les mulets et les bœufs tenaient lieu de trains, de voitures, de machines ; ils fournissaient la force motrice et parfois la matière première : en maçonnerie le ciment était fabriqué à base de sang de bœuf, en temps de guerre les peaux de centaines de bœufs écorchés servaient de protection contre le feu ; la peau de la bête, le boyau, le nerf, la corne étaient destinés à un usage domestique quotidien et figuraient parmi les matières de première nécessité. Le mouton, nombreux en toute région, fournissait la laine pour les vêtements ; les champs de lin et de chanvre s'étalaient à côté des champs de blé et d'orge ; et les paysans filaient, tissaient, faisaient blanchir sur leurs prés tissus de laine et de lin. Le tissu était dur à fabriquer, et aussi très solide, et la même robe pouvait durer toute une vie. Faute de savon, on se lavait avec des cendres ; et on se lavait rarement (en ce qui concerne les pauvres, du moins, auxquels les chansonniers reprochaient de ne se laver que lorsqu'ils étaient arrosés par la pluie). Les pauvres, comme l'homme heureux du conte, n'avaient pas de chemise, et les riches n'en portaient pas toujours non plus ; on dormait nu, on marchait pieds nus en été, parfois aussi en hiver ; les enfants, jusqu'à six ou sept ans, couraient tout nus tant qu'il ne faisait pas trop froid ; le vêtement de l'adulte était simple et grossièrement fait, mais d'une rigoureuse décence.

On s'éclairait au suif, au bois trempé de résine, à l'huile, à la cire ; on se levait et se couchait avec le soleil pour ne pas gaspiller les réserves d'éclairage.

Le champ et le pré fournissaient matelas et tapis en même temps que le pain et le fourrage : on dormait sur les paillasses, et le sol et les planchers étaient jonchés de foin. La volaille, très abondante, fournissait aux riches la plume pour les couvertures et les coussins ; les cornes des bêtes abattues servaient de coupes et de cors.

Avec la multiplication de l'espèce humaine et la disparition progressive de la grande forêt, les espèces animales disparaissent de nos jours avec une rapidité telle que l'on est obligé de repeupler artificiellement ce qui reste de forêts ; il nous est difficile d'imaginer ce qu'était l'abondance du gibier il y a quelque huit cents ou même quatre cents ans ; à quel point les buissons, sous-bois et forêts grouillaient de terriers et de nids, de quel vacarme de chants d'oiseaux la forêt se remplissait le matin ; de quels nuages noirs d'oiseaux migrateurs le ciel se couvrait en automne et au printemps. Hardes de cerfs, troupeaux de daims et de chevreuils peuplaient les clairières et descendaient jusqu'aux champs qui entouraient les villages ; des bandes de sangliers venaient ravager les récoltes ; sans parler du lièvre et du lapin, sans parler du renard et du loup toujours à l'affût des volailles et du bétail ; et l'homme défendait âprement contre la bête sauvage le sol conquis par lui.

La passion de l'homme médiéval pour la chasse n'avait certes rien de commun avec celle que peut connaître l'homme du XXe siècle : ni luxe ni passe-temps, mais travail, qui tenait à la fois du sport, de la guerre et de la fête, et où le butin était en général la nourriture quotidienne du chasseur et des siens. À l'exception du porc et de la volaille, le bétail domestique n'était guère utilisé comme viande de boucherie ; mais les nobles, grands mangeurs de

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ARGILE ET CENDRES.

LA PIERRE ANGULAIRE.

RÉVEILLÉS DE LA VIE.

LES IRRÉDUCTIBLES.

LE BÛCHER DE MONTSÉGUR.

LES BRÛLÉS.

LES CITÉS CHARNELLES.

CATHERINE DE RUSSIE.

LA JOIE DES PAUVRES.

QUE VOUS A DONC FAIT ISRAËL ?

VISAGE D'UN AUTOPORTRAIT.

LA JOIE-SOUFFRANCE.

LE PROCÈS DU RÊVE.

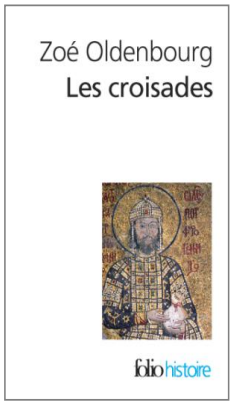
L'ÉVÊQUE ET LA VIEILLE DAME *ou* LA BELLE-MÈRE DE PEYTAVI BORSIER.

QUE NOUS EST HÉCUBE ? OU UN PLAIDOYER POUR L'HUMAIN, *essai*

LES AMOURS ÉGARÉES.

DÉGUISEMENTS.

Extrait de la publication



Les croisades
Zoé Oldenbourg

Cette édition électronique du livre
Les croisades de Zoé Oldenbourg
a été réalisée le 31 juillet 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070317622 - Numéro d'édition : 171015).
Code Sodis : N43442 - ISBN : 9782072407765
Numéro d'édition : 229412.

Extrait de la publication